

La tenacionale pè Lozena

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 45

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. J. Mennet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 8 novembre 1919. — A tante Elise. — La bonne occasion. — La ternationale pè Lozena. — L'hiver est-il là ? — La ferme aux cerises (G.-A. Bridel). — Pour le unzième de novembre (Froissard). — Sur les tréteaux. — Feuilleton : La Fée aux Miettes, par Charles Nodier. — Boutades.

A TANTE ELISE

Une aimable abonnée du *Conteur* nous envoie des bords du Buron la lettre suivante, qu'elle a reçue d'une de ses nièces de Lausanne :

Lausanne, le 6 novembre 1919.

Chère tante Elise,

Je mets la main à la plume pour te dire qu'on t'a bien regrettée dimanche. Tu nous avais pourtant promis de venir à cette fête des médailles. On t'avait gardé un bon lit, pas un de ceux en fer que tu n'aimes pas, mais le grand lit de noyer massif de la chambre bleue. La maman avait fait de la daube pour le dîner, et, pour le goûter, du gâteau aux bonnes pommes de ton verger des Ouchettes. On s'en serait bien plus régala, si tu avais été là. Enfin, puisque tu n'as pu t'amener, je te raconterai comment tout ça s'est passé.

Il fallut d'abord astiquer les affaires du père et de ton neveu Robert, et naturellement que c'est sur moi qu'est tombée cette corvée. Leur chef avait ordonné de paraître sur les rangs avec des uniformes autant que possible à l'état de neuf. Pour celui du père, qui avait traîné dans les neiges du Jura en 1871, ça n'a pas été commode. Heureusement que le drap était de bonne qualité et que la maman avait renoncé à son idée d'en faire une descente de lit.

On avait aussi publié des « instructions pour la propreté corporelle » où il était dit : « Les hommes devront se faire la barbe, au moins six heures avant la manifestation. Ils se curent les ongles et les oreilles, ne se moucheront pas sur la manche, ne se fourreront pas les doigts dans le nez, ne baveront pas sur leur plastron, ne tireront pas la langue, éviteront de mettre le pied dans les gouilles, ainsi que dans les ordures, etc. »

Quant à l'article de la discipline, on pouvait lire en toutes lettres : « Il ne sera pas exercé de discipline, sauf, en cas de besoin, par les éclaireurs. Toutefois, les hommes à la langue trop bien pendue, qui babilleront pendant le sermon, devront se dire que le ramoneur la prendra. »

Quant ils ont lu ça, nos deux soldats ont piqué une fièvre colère. Ils ne voulaient plus être de la fête. Heureusement, à la dernière minute, ils ont appris qu'il y avait eu erreur. On s'était servi par mégarde d'un règlement d'école enfantine, qui s'était glissé dans les paperasses militaires.

Nous ne sommes pas allés au service funèbre de la cathédrale, puisque, Dieu merci, on n'a pas eu de décès dans la famille. Les Regamey nous ont dit que c'était tant beau. Mais on se trouvait tous à la Riponne. La place était couverte d'uniformes. Prêt à partir, le cortège ne

s'est ébranlé que trois quarts d'heure après. Pour nous faire prendre patience, on a amené un cheval d'officier, qui dansait toutes les fois que les musiques jouaient ; c'était très joli, on se serait cru au cirque.

Le défilé a bien réussi. Le père était au premier rang des vieux en uniforme. Dans toutes les rues on leur jetait des fleurs. Ça même causé l'arrêt d'un bataillon, parce que, un homme s'étant baissé pour ramasser un bouquet d'œillets, celui qui le suivait s'est enroulé à lui, les deux sont tombés avec un troisième par dessus ; mais aucun ne s'est fait mal. Sur Montbenon, on a vu monter à la tribune l'aumômier militaire, comme dit Robert, et trois ou quatre messieurs en civil. Te dire de quoi ils ont parlé serait trop me demander, car nous étions trop éloignés, et puis ils nous tournaient le dos. Mais le père nous a dit que c'étaient de crânes orateurs. Les fanfares étaient crânes, elles aussi. Il y en avait bien une demi-douzaine.

Tout le long de la promenade, on avait aligné plus d'une quarantaine de tables, avec des dames et des jeunes filles, pour la remise des médailles. La maman se demandait cependant comment chacun de ces six mille hommes obtiendrait la sienne, sans bousculade ou sans se geler les pieds à voir venir son tour. Mais les soldats vaudois sont malins. Comme les trois quarts n'entendaient pas un mot des discours, ils n'ont pas attendu la fin de la cérémonie pour se faire épingleur leur médaille. Sur la pointe des pieds, ils s'approchaient des tables et rentraient dans les rangs sans déranger personne. Les officiers, groupés ensemble aux premières places, n'ont compris ce manège que lorsqu'ils ont été à leur tour se faire médailler. Ils n'en ont pas voulu à leurs hommes, bien au contraire, car le restant de la distribution a pu se faire en un quart d'heure.

On m'a dit qu'un officier à cheveux blancs, mais encore guilleret, se réjouissait à la perspective d'embrasser la jeune Vaudoise qui ornerait de la médaille sa mâle poitrine. Il a été volé, car la distributeuse était une bonne femme qui aurait pu être sa grand'mère.

Il s'est divertit à voir, dans la soirée, sur St-François, une bande de ses vieux troupiers, dont le père, qui aux sons d'une valse partant de l'hôtel des Messageries, se mirent à en tourner une, sans danseuse au bras. C'était la bonne valse d'autrefois. Il paraît que rien n'était plus charmant. C'est égal, je n'aurais pas cru le père encore si ingambe. Mais, il le dit encore bien souvent : « Pour vous rajeunir, il n'y a rien de tel que l'uniforme ! »

Ce que je voudrais pouvoir te narrer, ma chère tante, c'est la réunion du soir, où se trouvaient le père et Robert. Mais je n'ai rien pu tirer d'eux, la maman non plus. Tout ce qu'ils ont dit, c'est que ce serait trop long à raconter : c'était la vraie fête, et qui a fait oublier à mon frère toutes les misères de la mobilisation. Il faut bien qu'ils y aient eu du plaisir, car ils sont rentrés bien tard à la maison.

Ne pouvant donc t'en dire davantage, je m'ar-

rête en t'embrassant bien fort sur les deux joues.

Ta nièce bien affectionnée,
JULIE.

LA BONNE OCCASION

Voici un moyen excellent et très simple de gagner sa vie. Et que de gens sont en quête d'un travail très modéré, très facile, mais très largement rémunéré. Allons, les postulants, qu'on s'inscrive ; l'occasion est unique. C'est le moment, c'est l'instant !

Avis au public.

Le banquier de la nouvelle doctrine n'ayant plus beaucoup de tems à rester ici, invite les personnes qui voudront bien penser comme lui ou comme Saint Athanase, à se hâter de le faire et de se présenter chez lui, pour y recevoir la table, le logement et un traitement honorable qui pourra même être porté jusqu'à 10 louis par mois, selon le caractère de l'aspirant. On n'exige d'autre condition que de dire en entrant, et de répéter ensuite à tout propos : *Il y a 5821 ans que je pêche* ; du reste, les occupations sont fort peu de chose, puisqu'il ne s'agit que d'écrire de minces brochures, en qualité de copiste, traducteur, compilateur ou compositeur, selon l'occurrence. Pour cela, il n'est besoin que d'une certaine dose d'imagination ; la logique et le jugement seroient superflus et même nuisibles ; mais quant à l'art d'écrire, on est bien prévenu que le goût et le style du XV^e siècle sont de rigueur. La société qu'on y trouvera peut offrir beaucoup d'agréments, si on sait l'apprécier, n'étant composée que de gens d'une profonde humilité, d'une douceur et d'un support à l'épreuve, et d'une aveugle confiance les uns pour les autres. Si d'ailleurs on n'aime pas le monde, chacun a sa chambre à part, de sorte qu'on peut considérer ces habitations comme autant de petites maisons séparées.

S'adresser maison Mennet, à Sécheron, près Genève.

N.-B. — Le susdit prépare au Public une lettre circulaire garant de ses bénévoles intentions.

Eh bien, qu'en dites-vous ? C'est l'emploi idéal, une occasion à saisir aux cheveux... Sans doute. Seulement... voilà... ce n'est pas très facile... l'avis ci-dessus date de 1831.

LA TERNACIONALE PÈ LOZENA

L'Internationale fait de plus en plus parler d'elle. Jadis, il y en avait une ; il y en a trois, maintenant. Et il n'est pas dit que la liste soit close. Mais point n'est là notre affaire. Ce que nous voulons, tout simplement, c'est, à l'occasion de ce retour de l'Internationale sur le tapis, rappeler une amusante relation, en patois, du congrès socialiste qui eut lieu à Lausanne en 1876, il y a donc quarante-trois ans. Voici cette relation. En son temps, elle fut publiée, pour la première fois, par le *Conteur* ; elle emprunte aux circonstances un regain d'actualité.

Vo pòdòd vo z'einveintà que n'ein dâo boun-heu que cein sè sèyè passâ dinquih. A Dieu mè reindo ! n'ein âi quie risquâ d'n'a

balla; rein què dè lài repeinsâ, cein mè fâ refrenâ. Sèdè-vo que l'est què cliâ ternacionâle? Pabin què na! eh bin, tant mî por vo, kâ vo z'ariâ grulâ du ia mè dè quieinzè dzo, se vo z'aviâ su que châi dèvessont veni.

Après la guerra iò l'est que lè Bourbaqui sont venus pèce, vo vo rappellâ que lài a z'u dâo fû pè Paris, que cein a bailli 'na pecheinte écendie, et que cein a amenâ dâi tsecagnès iò ein a z'u on part d'étértis. Ein après ia z'u dâi plieintès portâies âo dzudzo dè pé et on a ein-coffrâ lè crouiès dzeins qu'ont étâ la causa dè tot cé grabudzo, qu'on lâo dit dâi comunâ et dâi pétroleu. Lè z'ons ont étâ rapedansî dè suite; on lâo z'a écarfâyi la bottla d'on coup dè fusi. On part d'autro ont étâ amoellâ dein dâi grands navioets et on lè z'a menâ, ma fâi, po vo derè bin iò, n'èin sè rein, ma destrâ llien. Lè z'autro on fotu lo camp et on n'a jamè pu lè racrotzi. Eh bin l'est cliâ dzeins et lâo z'amis dè pertot que l'est cliâ ternacionâle, que l'est don 'na sociètà coumeint quoui derâi bin la sociètà dâi rupians, mâ sont bin pe crouïo. Adon l'ont volhu veni pèce po referè lâo pouetès manâirès et sont z'u à Lozena et à Berna, à cein que dit la *Gazetta* et s'n'ami lo *Nouvelliste*, et vo pâodè bin peinsâ que cliâo que l'ont su n'ont pas droumâi lâo sou. Cliâo z'osè qu'ètiont pè Lozena ont volhu avâi 'na tenâblia pè la Caroline, dein la comédie, mâ lo bordzâi lâo z'a de : Rein dè cein! L'a zu pouâire que toumèyon dâo pétrole sur son pliansi et que n'épèlua ne frecasâi tot lo commerce. Adon sont z'allâ sè cotâ dedein l'hôtel dè France, iò on ne sâ pas que l'ont de ni que l'ont fè; dein ti lè cas n'est pas dâo tant bon. Après, sont z'u âo Gueyaume-Tè, ique, iò sè tignon lè z'étudiants, et iò on fâ soveint la chetta, et l'èin ont de dâi totè fortès. L'ont de pî què peindrè dâo canton dè Vaud, cliâo tsaravoutès, que ne vâlion pas lè tot crouïo dè tsi no; et dâo syndico de Lozena, que n'ont te pas de? Ora n'est-te pas ona vergogne, on hommo que ne farâi pas dâo mau à 'na motse. Ne compreingno pas cliâo dâi noutro qu'ètiont perquie, que n'ausson pas fotu 'na ramenâie âo bornican que menâvè dinsè lo mor; vâlion pas grand mouniâ non plie. Cliâo *ternacionat* ne vollion min dè religion, min dè grand concet, min dès fennès mariâies et po cein voudront aboli lè z'officiers dè l'état civi, que cein arâi pardiè bouna façon! Enfin ne pu pas mè vo z'èin racontâ, lài compreingno rein. Volliâvon mettrè lo fû à Lozena lo delon, à cein qu'on dit. Berna devessâi frecâssi ein mèmo teimps, mâ sâlu! lè Bernois ont bailli 'na dèdzalâie que comptè à cliâo qu'ont volhu foteimâssi per tsi leu; lâo z'ont dèguenautsî lâo drapeau po lè dégrussî et quand lâo z'ont z'u fotu 'na repassâie dâo melion dâo diablio, lè z'ont ti acoulhiâi dein 'na granta colisse plieinna d'èdhie ein lâo deseint : Tsancro dè bandits, allumâ voutron pétrole, ora! S'ont prâosu restâ dein lo rablion, kâ on n'èin a min revu què ion qu'est ressaillâi à l'autro bet. Quand cliâo qu'ètiont à Lozena on cein su, l'ont nettiyi lo canton et sont lavi. Ma fâi n'est pas mau damadzo et oreindrâi on pâo bâire sa quartetta tranquillo dévant d'allâ drumi.

L'HIVER EST-IL LA ?

On serait tenté de le croire, encore que le calendrier indique toujours l'automne. D'accord, mais c'est un automne bigrement rafraichissant. Il vous a un petit air d'hiver qui n'a rien de plaisant.

A ce propos, voici quelques indices et pronostics du temps, qui sont bien du moment :

Pronostics du froid et de la gelée.

Lorsque les oies sauvages et les autres oiseaux de passage arrivent de bonne heure.

Lorsque les petits oiseaux se rassemblent par bandes.

Lorsque le feu allume la suie des marmites et monte en scintillant jusqu'au dessus.

Pronostics de neige.

Lorsque l'automne a été nébuleux.

Lorsque les souris construisent leurs nids à une grande hauteur de terre dans les blés.

Quand le feu paraît en hiver plus rouge que de coutume.

Quand les charbons ardents ont une teinte blanchâtre.

Lorsque les renards aboient en hiver.

Lorsque les engelures démangent.

Pronostics généraux sur l'hiver.

Les signes suivants indiquent que l'hiver sera rigoureux :

Lorsque les oiseaux sont gras en automne, et que leurs bees et leurs pattes sont plutôt noirs que bruns.

Lorsqu'il y a beaucoup de houblon, de glands, de prunelles, de gratte cul et de fruits à noyaux.

Lorsque les noisettes ont beaucoup de fleurs et qu'on ne trouve point d'insectes dans les glands.

Quand la bruyère fleurit de bas en haut jusqu'à sa cime, c'est un signe que l'hiver sera rigoureux et durera onze à douze semaines, jusqu'au milieu d'avril.

Quand les feuilles des arbres se détachent des branches dès qu'elles sont flétries.

LA FERME AUX CERISES

LEQUEL de nos vieux Lausannois pourrait donner quelques renseignements précis au soussigné sur l'emplacement de la vieille « Ferme aux cerises » qui, dans les environs de Chamblandes et de Champittet, était vers 1820 à 1830 un rendez-vous choyé et fort goûté de nos grands-pères et grand'mères? On s'y rendait volontiers, sauf erreur, pour la cueillette des cerises, plus vite même, sans doute, dans ce coin abrité que dans les vergers qui entourent la ville.

G.-A. BRIDEL.

POUR LE UNZIÈME DE NOVEMBRE

SOYONS compatissants, surtout en la froyde saison; souventes foyz advient qu'un brin de recognoissance soubrie à notre charité. Ce qui ci-dessous, pourrez épreuver, puisque, point n'avez l'entendement escorniflé, ainsi que le soubhaite.

Un matin de novembre, alors que pluie chus-toit comme si démons l'eussent jetée à pleins coquemarts; en un plessis d'aulnes despolié de son automnale parure, chevalchoit le chevalier Martin, gracieux de taille autant que de visaige et tout de fer vestu. Il estoit grand capitaine, habile ès choses de la guerre. Il montoit son bon cheval de bataille, fin de jambes et fort de poitrail et, sur sa cuirasse, avoit bouté son riche mantel de pourpre. Son chief estoit chaussé d'un beaume bellement emplumé.

Adonc Messire Martin chevalchoit mélancholieusement; gris et sombre estoit le ciel et pasle se levoit le jour. Soubdain apparust joutte le chemin un mendiant souffreteux, ridé comme une vieille pomme; pour parachever sa pourtraicture vous diray qu'il avoit le col long et retraict comme cil d'un vieil dindon déplumé. Le pauvre hère estoit, autant dire tout nud, vu que son pourpoint et ses chausses avoient dépassé l'âge meür, estant ajourés et fenestrés abundemment de pertuis grands et petits.

Jmpavide, Sire Martin arresta son cheval, descendit vers le gueux; tranquillement se defleubla de son mantel, duquel deux parts fit par le moyen de sa fidelle espée; en baillâ une (la plus grande, cuides bien), au pauvre mécréant, et garda la plus petite, ce qui, comme bien pensez, jeta emmy le cueur du vieil homme un esbaudissement joyeux.

Ensuite le sire Martin se rebouta en selle,

poursuivi par les bénédictions du gueux, non sans éprouver que, dès ce moment, moins dure estoit la bise et moins piquante sa froydure, bien que Martin n'eust plus sur lui qu'un morcel petit de son mantel; ensuite chaud devint l'air, pers le ciel, douce la terre, pour ce que le soleil s'en vint à rayonner; comme en été oisels se mirent à chanter emmy les arbres despoliés et fleurs se prirent à desclorre! Depuis ce jour, aux fins d'en marquer la remembrance, le unzième de novembre ramène un peu d'été.

Ceci nous montre, ès façon de parler parabolique, que point ne faut mettre en oubliance d'estre compatissant, surtout en la froyde saison et alors un brin de renouveau soubrit à nostre charité.

FROISSARD.

(Transmis par le Dr MEYLAN, à Moudon).

La livraison de novembre 1919 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants :

Ph. Jeanneret, En campagne contre les bolchévics, par un Neuchâtelois. — Georges Paillard, Le problème des changes après la guerre. — Vahiné Pappa, L'île au charme ensorceleur (cinquième et dernière partie). — Dr A. Latt, Les relations intellectuelles entre la Grande-Bretagne et la Suisse (Seconde et dernière partie). — Charles Rieben, Les journaux et la guerre. — H. M. Tomlinson, Livres anglais de voyages. — René Gouzy, L'épreuve. — Henri Gaullieur, L'Allemagne moderne. — Chroniques italiennes (Francesco Chiesa); suisse allemande (A. Guillard); scientifique (Henry de Varigny); politique (Ed. Rossier. — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

SUR LES TRÉTEAUX

LA froide saison, très précoce cette année, a rouvert les portes des salles de spectacles, de concerts et de conférences. A côté des artistes de profession, il y a tous les artistes-amateurs. Chez nous, ils sont légion. Chacun veut monter sur les planches, faire son petit Coquelin ou son petit Mounet-Sully. La rampe a des attraits irrésistibles.

Oh! rassurons-nous. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cet engouement pour les tréteaux.

Et le théâtre de Trianon, donc; pour ne citer que celui-là, où, sur la petite scène aménagée par le peintre Miguel, dans un décor de pastorale et devant un public de Cour trié sur le volet, la reine Marie-Antoinette jouait elle-même la comédie et chantait les opéras-comiques de Rousseau. Elle y a même bel et bien chanté jusqu'à la chansonnette comique, celle qui ressemble le plus à notre chansonnette parfois un peu décollétée de café-concert.

Il y a un peu plus de cent ans, sur la scène du Petit-Trianon, la Reine chantait — pour ses invités seulement, — et c'était fort heureux pour la dignité du trône: une chanson qui s'appelait la *Princesse A E I O U*, et elle était infiniment leste.

Sur le petit théâtre de Trianon, on donna, entre autres, la *Gageure imprévue*, de Sedaine, où jadis, au temps des fêtes poudrées, la Reine jouait la soubrette, tandis que le comte d'Artois tenait le rôle du valet; le *Devin de village* de J.-J. Rousseau, où la Reine jouait Colette, ayant pour partenaires le comte de Vaudreuil dans le rôle du Devin et le comte d'Adhémar dans celui de Colin.

Le comte de Vaudreuil passait pour le plus accompli de ces acteurs improvisés. Quant au comte d'Adhémar, un nouveau venu qui avait été présenté dans le petit cercle de la Reine par Vaudreuil, il était, paraît-il, fort bel homme.

La troupe féminine comprenait encore Mme Elisabeth, la duchesse de Polignac, la duchesse de Guiche, la comtesse Diane de Polignac.

Sur la liste des acteurs on voyait figurer, outre ceux déjà nommés, le comte Esterhazy, M. de Crussol, le comte de Guiche, etc., etc.

La Reine s'était réservée les fonctions de directrice. C'était elle qui recrutait la troupe, choisissait les pièces, menait les répétitions